

Ma flûte et moi

Claude Vaillancourt

Numéro 117, printemps 2008

Musique!

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/14055ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (imprimé)

1920-9363 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Vaillancourt, C. (2008). Ma flûte et moi. *Moebius*, (117), 115–120.

CLAUDE VAILLANCOURT

Ma flûte et moi

Un jour, un ami m'a vendu sa flûte traversière. Il m'a donné par la suite quelques leçons gratuites afin que je puisse me familiariser avec l'instrument. J'avais dix-huit ans et j'étais un peu naïf, forcément. Je ne savais pas que je m'engageais alors dans une relation tumultueuse avec un instrument de musique que je n'arriverais jamais à maîtriser. Une relation difficile, passionnée, faite de ruptures spectaculaires, de touchantes réconciliations, qui provoquerait de grands moments d'extase autant que de constantes frustrations. Une relation à vie. Troublante, prenante. Pour le meilleur et pour le pire.

*

J'ai appris le piano, le saxophone, la guitare, l'harmonica et l'accordéon. Mais aucun instrument ne m'a autant séduit que la flûte. Le son de la flûte : celui de la toute première note de musique, le vent qui souffle dans les roseaux ; celui qui porte en lui à la fois l'histoire de la musique, une voix de femme, une grande tendresse, une insoutenable légèreté, une tristesse qui se cache, le chant des oiseaux, les vibrations de la brise. Jouer de la flûte traversière, ce n'est pas se mettre un bec dans la bouche puis souffler, comme pour plusieurs autres instruments à vent. Il faut l'embrasser, cette flûte, dans de longues étreintes, les lèvres contre le bec, glisser son souffle en elle, délicatement, avec une rare précision, répondre à ses caprices – qui sont innombrables.

*

Avec ma flûte, j'ai souhaité parcourir le répertoire classique. Des débuts du baroque jusqu'à ce jour. Contrairement au jazz, qui vous laisse libre d'entreprendre ce que vous voulez, au moment où vous savez que vous y arriverez, le répertoire classique vous tient à la gorge. Cette gamme chromatique en triples croches, ces passages subits du grave à l'aigu, ces cascades d'arpèges en notes détachées, vous devez les entreprendre là où ils sont, sur-le-champ, sans fléchir, sans tergiversations. Vous les anticipez, vous les craignez. Et votre flûte est une amie imprévisible. Vous ne pouvez pas compter sur elle dans de pareils passages. À tout moment, elle peut vous abandonner, vous trahir. Certes, elle est délicate, ne produit pas de ces couacs spectaculaires comme le cor ou la trompette. Mais elle casse cruellement la note, fabrique un son chancelant, rempli de vent, un son qui vous échappe, mou, triste, laid. Et cela sans vous avertir. Rien n'est jamais gagné avec la flûte.

*

Bach n'a rien compris de la spécificité de la flûte. Il écrit pour la flûte comme pour le hautbois, le violon ou la voix de soprano. Mais peu importe : on joue du Bach pendant des heures, pendant une vie. Bach est celui qu'on n'arrête jamais de jouer.

Michel Blavet, un inconnu. Mais ses sonates sont incontournables pour tout flûtiste qui se respecte. De la grâce, de la finesse, du charme. La quintessence du style baroque français.

Telemann : tellement généreux envers les flûtistes ! On lui doit entre autres ce bijou : ses douze fantaisies pour flûte seule. Inépuisables, imaginatives. Et qui laissent le flûtiste dans une belle et longue intimité avec lui-même.

Mozart prétendait ne pas aimer la flûte. Un gros mensonge, sans doute. Parce que rien n'est si bien écrit pour la flûte, rien ne coule avec autant d'aisance, rien ne se chante avec tant de naturel que ses sonates, quatuors avec flûte ou concertos.

Boccherini, Giuliani, Donizetti et les autres : le bel canto à flûte, le son chantant qui se confond à la voix de soprano colorature ; des mélodies tellement pleines de

courbes, aguichantes, racoleuses qu'elles enlèvent au flûtiste le mérite de les jouer.

Debussy : le passé et l'avenir de la flûte à la fois. Des sons qui rappellent la naissance même de l'instrument. Et d'audacieux agencements de notes, qui défient l'harmonie traditionnelle. Tout cela dans des airs mystérieux, envoûtants, mais trop rares...

Poulenc a écrit *la sonate pour flûte*. L'incontournable, agile et moderne, mais pas trop. Celle qu'on doit jouer pour faire ses preuves, qui prend par surprise tant ne cesse d'agir la *cantilena*, et dont les quelques contre-ut staccato du dernier mouvement restent une épreuve dont on ne vient jamais à bout.

*

Ma flûte a eu diverses incarnations. Ma première : une banale Yamaha d'étudiant, instrument limité et sans imagination. Puis une Artley, modèle Wilkins, un classique, jusqu'à ce qu'il se fasse dépasser par des modèles japonais, plus souples, plus brillants, et cela, à des prix avantageux. Depuis quelques années, j'ai adopté une rutilante Signature de Powell. Encore bien loin de la flûte de concert. Mais pour moi, une merveille ! Une sonorité ample, ronde, parfaite dans les basses, avec des aigus qui se façonnent tout seuls. De la souplesse, de la volupté. Un son si riche que je voudrais m'arrêter pour mieux l'entendre.

*

La flûte n'est pas un instrument indispensable. On n'a pas toujours besoin d'elle, comme le piano, la guitare, le clavecin. Elle devient une nuance dans l'orchestre, une coloration particulière dans un ensemble. Pour employer un vocabulaire du temps, elle doit subir la concurrence des autres instruments. Et dans ce jeu, elle ne sort pas toujours gagnante. Je joue trois notes au saxophone, et c'est l'extase parmi mes auditeurs. Pour obtenir la moitié de ces compliments à la flûte, je dois interpréter une pièce au complet et à la perfection. La flûte s'efface devant la majesté et la virtuosité du violon ; la voix grave et vibrante du violon-

celle s'oppose à sa légèreté et crée une plus grande impression de ferveur solennelle ; elle semble moins fraîche que la clarinette, moins virile et puissante que le trombone. Pour cela, je la défends avec cœur. Elle reste pour moi le seul instrument aussi vrai et vital que le souffle. Dans *Prova d'orchestra*, Fellini interrogeait divers musiciens de l'orchestre qui entreprenaient de véritables plaidoiries pour leur instrument. La flûte est un instrument discret, délicat, le plus près de la voix humaine, disaient la flûtiste et une musicienne alliée ; elle a un son mystérieux, surnaturel, elle est un instrument au pouvoir magique, à la fois solaire et lunaire, un instrument qui dompte les bêtes...

*

La flûte, comme tous les instruments de musique, est dure envers les amateurs. Elle n'aime pas qu'on se contente de s'y exercer une ou deux heures par jour. Elle en veut toujours plus, une impeccable assiduité, six ou huit heures passées avec elle, rien de moins. Sinon, elle vous échappera, ne vous permettra pas de jouer vos pièces préférées comme vous le désirez. Le flûtiste amateur ressemble à Sisyphe qui pousse son rocher jusqu'au sommet de la montagne pour le voir ensuite dégringoler jusqu'en bas : sa tâche est obsédante, jamais terminée. Lorsque j'apprends une grande pièce du répertoire classique, je sais que jamais je ne l'interpréterai à la perfection. Je travaille des heures et des heures, je souffle avec acharnement dans ce fichu instrument, alors que je pourrais lire, m'instruire, entreprendre tant de choses utiles. Quelle piteuse obstination que celle du musicien amateur ! Que de peines pour un morceau presque bien joué ! Mais nos quelques réussites nous rentrent dans le corps ; elles nous procurent peut-être, à petite échelle, l'ivresse éprouvée par le grand virtuose. Camus ne disait-il pas : « Il faut imaginer Sisyphe heureux » ?

*

Roland Barthes : « L'exécutant a lui aussi changé. L'amateur, rôle défini par un style bien plus que par une imperfection technique, ne se trouve plus nulle part. » Il

a raison : plus personne n'écoute le musicien – le flûtiste amateur – dans notre monde imbu de professionnalisme.

*

Ma flûte n'aime pas que je la néglige. Dès que je la reprends après une longue période d'absence, elle me boude, refuse de bien jouer, me donne un son creux, rempli d'air. Vexée, orgueilleuse, elle prend des jours et des jours avant de redevenir aimable. En cela, elle ne ressemble en rien à mon saxophone. Pas rancunier pour deux sous, cet instrument retrouve dès le premier souffle son bon gros son canaille, même si je l'ai abandonné depuis des mois.

*

Emmanuel Pahud à la salle Maisonneuve. Peut-être le plus grand flûtiste aujourd'hui. Croyez-le ou non, assis quelque part dans l'assistance, je lui souhaitais du mal. Qu'il rate un passage ou deux de son programme ultra-exigeant, qu'il cafouille, se trompe bêtement, ne serait-ce qu'une fois. Qu'il devienne plus humain, qu'il me permette de me rapprocher de lui, le temps de quelques passages ratés. Après tout, j'en ai entendu de grands virtuoses se farcir de magistrales fausses notes, Pogorelich, Szeryng, Louis Lortie, pas les premiers venus... Mais non. Pas lui. Pas Emmanuel Pahud. Son concert est d'une rare perfection. Le grand répertoire français du XX^e siècle maîtrisé avec une habileté diabolique. Et un son. Quel son ! Qui remplissait l'immense salle Maisonneuve, tournoyait dans l'air, semblait trop grand pour un si petit homme. À pleurer...

*

Ma flûte m'en a fait voir des vertes et des pas mûres. Vous l'aviez compris. Et pourtant...

Et pourtant, je n'ose imaginer ce que serait ma vie sans elle. Roland Barthes, encore : « Il y a deux musiques (du moins je l'ai toujours pensé) : celle que l'on écoute, celle que l'on joue. Ces deux musiques sont des arts entièrement différents, dont chacun possède en propre son his-

toire, sa sociologie, son esthétique, son érotisme. » Je dois à ma flûte de me faire entrer dans un monde à part, accessible par un langage mystérieux, inépuisable, celui des notes sur une partition, qui gardent la musique toujours vive, tellement plus que lorsqu'on écoute des enregistrements. Je lui dois de me faire parcourir des pages et des pages de musique fascinante, qui organisent son chant en d'infinies combinaisons, en de superbes regroupements de notes, auxquels n'arriveraient jamais les plus audacieuses improvisations. Je lui dois de dialoguer en toute simplicité avec Bach, Haendel, Haydn, Beethoven, Frank, Fauré et tant d'autres. De me faire comprendre leur langage, de me lire leurs longues phrases comme dans des lettres qui me seraient personnellement adressées. Tout cela, à travers la voix exceptionnelle de ma flûte, si belle, tendre et veloutée, la voix de ma flûte qui s'échappe, traître comme un chant de sirène, et qui... Mais cela, je crois l'avoir déjà dit...